

DOUGLAS KENNEDY

LA SYMPHONIE
DU HASARD

Livre 1

*Traduit de l'américain
par Chloé Royer*

belfond

Titre original :
THE GREAT WIDE OPEN

Ouvrage publié avec le concours de Françoise Triffaux.

Retrouvez-nous sur www.belfond.fr
ou www.facebook.com/belfond

Éditions Belfond,
12, avenue d'Italie, 75013 Paris.
Pour le Canada,
Interforum Canada, Inc.,
1055, bd René-Lévesque-Est,
Bureau 1100,
Montréal, Québec, H2L 4S5.

ISBN : 978-2-7144-7403-2
Dépôt légal : novembre 2017

© Douglas Kennedy, 2017. Tous droits réservés.
© Belfond, 2017, pour la traduction française.

Belfond | un département **place des éditeurs**

place
des
éditeurs

*Pour Amelia Kennedy,
qui ne cesse jamais de me stupéfier*

« La vérité d'un homme, c'est d'abord ce
qu'il cache. »

André Malraux

« Tu as parcouru mille fois ces rues et toujours,
tu te retrouves ici. N'en regrette aucun, pas un seul
de ces jours perdus où tu ne voulais rien savoir
quand les lumières des manèges de carnaval
étaient les seules étoiles à tes yeux, tant aimées
car inutiles, à toi qui ne voulais pas être sauvé.
Tu es arrivé si loin en chevauchant toutes tes erreurs,
cavalier aux yeux noirs,
morose mais calme comme une maison
dont on a jeté la télévision par la fenêtre.
Inoffensif comme une hache brisée.
Vidé de tes attentes.
Détends-toi. Ne perds pas ton temps à te remémorer.
Arrêtons-nous ici,
sous l'enseigne lumineuse au coin,
et regardons tous les gens passer. »

Dorianne Laux, *Antilamentation*

TOUTES LES FAMILLES SONT DES SOCIÉTÉS SECRÈTES. *Des royaumes d'intrigues et de guerres intestines, gouvernés par leurs propres lois, leurs propres normes, leurs limites et leurs frontières, à l'extérieur desquelles toutes ces règles paraissent souvent insensées. Nous chérissons la famille plus que toute autre forme de communauté, car elle est la clé de voûte de l'ordre social. Face à la cruauté impitoyable du monde, aux déceptions et blessures infligées par les personnes extérieures qui ont croisé notre chemin, la famille est pour nous un refuge à l'attraction irrésistible, magnétique. Un sanctuaire de joie et de consolation.*

À voir la manière dont nous vénérons cette structure primitive essentielle et idéalisons sa potentialité, à voir le besoin que nous avons d'un lieu où puiser l'amour inconditionnel qui nous manque, quelle surprise y a-t-il à ce que la réalité de cette « famille » se révèle généralement si déstabilisante ? Tous les défauts présents dans le miroir de la condition humaine sont réfléchis au centuple chez les êtres dont nous partageons le sang, ou, à défaut, le nom. Parce que c'est au sein de la famille que naissent nos premiers griefs envers le monde. Parce que la famille est si souvent un lieu de conflit. Parce qu'elle devient une source de confinement amplifié par le prisme de la rancœur. Grandir dans une famille, c'est découvrir que chacun possède un talent pour

la sournoiserie ; que, malgré les grands discours décrivant nos proches comme ceux qui nous connaissent le mieux et nous soutiendront quoi qu'il arrive, nous avons tous des secrets bien gardés.

Je relis ce dernier paragraphe deux fois, les mots ricochent en moi comme une bille de flipper hors de contrôle, percutant de dérangeantes vérités en un déluge de chocs métalliques. J'allume une nouvelle cigarette – ma huitième de la journée, à seulement quinze heures vingt. Puis j'écrase le paquet vide sur mon bureau, et, par l'interphone, j'appelle ma secrétaire, Cheryl, pour lui dire de courir m'en acheter un nouveau, des Vice-roy, au distributeur du rez-de-chaussée, puisque je travaillerai tard sur ce manuscrit. Demain, c'est promis, j'irai voir l'hypnothérapeute dont mon patron, CC, m'a parlé. Grâce à lui, il aurait réduit sa consommation à moins de deux paquets par jour. Sauf que j'ai besoin de fumer. Vraiment besoin. Tout comme j'ai besoin de ces deux verres de chardonnay qui accompagnent chacun de mes déjeuners professionnels, une part essentielle de mon travail... Cela dit, quand je déjeune avec CC (au moins deux fois par mois), je me surprends souvent à envisager de m'inscrire aux Alcooliques anonymes : deux vodkas martinis, une bouteille de vin minimum, et un digestif pour lui. Parmi la dizaine d'éditeurs qu'il tient sous sa férule, je suis sa favorite du moment. Pas seulement grâce à mes récents coups éditoriaux, mais aussi parce que, depuis tout ce temps que je travaille dans la maison d'édition qu'il a héritée de son père, il ne désespère toujours pas de me voir finir dans son lit. Je le lui ai pourtant dit et répété : il y a autant de chances que ça arrive que de me voir voter pour cet acteur de série B qu'on vient de réélire à la Maison-Blanche hier soir. CC m'avait laissé un message sur le répondeur de

la maison vers une heure du matin, alors que je rentrais tout juste d'une soirée électorale bien arrosée dans une de ces demeures très Âge d'or près de Gramercy Park. Au son de sa voix, il avait bu au moins quatre cocktails de trop.

Il nous faut un bouquin sur « Reagan, l'homme du bouleversement politique ». Qu'on le veuille ou non, il est en train de devenir le président le plus influent depuis Roosevelt. On déjeune jeudi pour en parler ?

CC ne perd jamais de vue le marché du livre. Et il n'a probablement pas tort quand il affirme que Ronnie va profondément modifier le visage de l'Amérique. Pour ma part, je trouve un peu présomptueux de lui prêter d'emblée une influence aussi radicale – va-t-il vraiment démanteler toute la social-démocratie du New Deal, que sa branche républicaine la plus conservatrice s'acharne à saboter depuis Barry Goldwater ? Et puis, qui voudrait acheter un livre sur un président réélu de manière si foudroyante ? Avec quarante-neuf États sur cinquante, il a écrasé Mondale, et le message est clair : son sentimentalisme patriotique et son credo : « L'important, c'est de faire de l'argent », résonnent tout particulièrement dans l'Amérique des années quatre-vingt.

J'appelle de nouveau Cheryl pour lui demander de planifier un déjeuner avec l'assistant de CC vendredi, puisque, jeudi, « j'ai prévu de partir tôt ».

J'ai une confiance absolue en Cheryl – et croyez-moi, dans une maison d'édition, les gens capables de garder un secret sont aussi rares que des alcooliques heureux. Elle sait donc parfaitement pourquoi je dois m'éclipser à treize heures demain. Je vais rendre visite à mon frère en prison. Le fait qu'Adam soit enfermé dans une prison fédérale à une heure au nord de Manhattan est loin d'être un secret d'État. Son arrestation et son procès

ont fait les gros titres, et tout le monde chez Fowler, Newman et Kaplan (la maison où j'exerce mes talents) sait que mon frère a été condamné à huit ans de prison, une sentence bien plus clémentine que celle réclamée par le procureur, et qu'il est parvenu à négocier en acceptant de coopérer (ce que je l'ai d'ailleurs encouragé à faire dès sa garde à vue).

Je lui rends visite toutes les deux semaines depuis son incarcération quelques mois auparavant. Le jour de l'élection, j'ai reçu une lettre de lui dans laquelle il me demandait de venir le voir cette semaine, car il avait « quelque chose de vraiment très important à me dire ». Il est resté très vague quant à la nature de ce « quelque chose », se contentant d'expliquer qu'il avait énormément réfléchi. « Beaucoup d'introspection », voilà les termes assez curieux qu'il a employés. Les lettres d'Adam sont de plus en plus émaillées du langage rédempteur des convertis de fraîche date. Peut-être suis-je un peu dure avec lui. J'ai probablement encore du mal à me faire à ce nouveau personnage, mon frère le Criminel. Le rôle de Roi des connards arrogants qu'il avait endossé ces dernières années – et ce n'est pas faute de lui avoir dit et répété que cela ne lui allait pas du tout – m'empêche de prêter une foi aveugle à sa soudaine métamorphose en Prince de New York prêt à tout pour rétablir la justice et l'ordre des choses. En tout cas, sa conscience toute neuve, dont la date de naissance coïncide comme par hasard avec celle de son arrivée en prison, fleure bon l'opportunisme – d'autant que, si vous voulez mon avis, la révélation divine est un incontournable de l'univers carcéral américain, un passage obligé pour tout bon malfrat qui se respecte.

Cela dit, Adam reste mon frère. Même si nos visions du monde sont radicalement opposées – comment une

même famille peut-elle produire deux enfants si différents en termes de conscience et de sensibilité ? –, mon indéfectible instinct fraternel est une garantie de ma loyauté. Sachant que, derrière toute loyauté familiale, se cache une bonne dose de culpabilité.

J'ai donc appelé la prison et je me suis inscrite sur la liste des visiteurs pour le jeudi suivant à seize heures trente. Comme chaque fois, le fonctionnaire à l'autre bout du fil m'a rappelé d'apporter des papiers et une photo d'identité, et m'a prévenue que la prison se réservait le droit de me faire subir une fouille corporelle, puis il m'a lu la liste des objets interdits – que je connais déjà par cœur : armes à feu, couteaux, médicaments avec ou sans ordonnance, pornographie, chewing-gums... (Il faut qu'on m'explique pourquoi les Freedent et les Juicy Fruit sont à ce point indésirables en cabane.) Quand le fonctionnaire m'a demandé si j'avais bien compris ses instructions, je n'ai pas pu m'empêcher de lui répondre :

« Ce n'est pas ma première visite, monsieur. Je connais les règles.

— Ce serait la cinquantième, je serais quand même obligé de vous lire la liste. C'est clair ?

— Parfaitement.

— Alors à jeudi, mademoiselle Burns. »

Ce matin, sur le chemin du travail, je m'arrête au supermarché du coin pour acheter tous les produits demandés par Adam. Bien sûr, j'aurais pu laisser Cheryl s'en charger, mais j'avais quelques scrupules à l'envoyer chercher des bonbons destinés à mon frère incarcéré. C'est ainsi que je me retrouve à parcourir les rayons, un panier de courses à la main, pour rassembler quatre grosses boîtes d'Oreo, un paquet de Slim Jim, plusieurs pots de beurre de cacahuètes avec morceaux, six boîtes

de réglisse Good and Plenty (mon frère se nourrit encore comme un étudiant), les derniers numéros mensuels de *Sports Illustrated* et *Forbes*, et enfin le *New York Times* et le *Wall Street Journal* du jour. Je quitte mon bureau (47^e et Park Avenue) peu après treize heures et je prends plusieurs métros pour me rendre à Penn Station, puis à Hoboken dans le New Jersey, et enfin au nord, à Otisville, dans l'État de New York – un trajet bureau-prison de près de trois heures. Un taxi, commandé par Cheryl, m'emmène de la gare aux portes de l'institution fédérale correctionnelle. Salvatore Grech, l'avocat très brillant (et très cher) de mon frère, m'avait garanti – après lui avoir évité un procès en lui faisant plaider coupable et dénoncer son patron – qu'il obtiendrait du juge qu'Adam purge sa peine dans un établissement à sécurité minimale, « du genre où il pourra apporter sa raquette de tennis : un Club Fed, quoi ». Dans les faits, la prison où a atterri mon frère est assez loin de coller à cette description. Dortoirs collectifs, nourriture à peine passable, couvre-feu à vingt-deux heures précises les soirs de semaine, et, pour seule consolation, la perspective d'un job de manutentionnaire à l'entrepôt... Il y a bien une salle de sport où Adam fait de l'exercice trois fois par semaine, mais, de son propre aveu, il mange sans arrêt. Sa carrure de joueur de hockey, jadis avantageuse, a laissé place à une relative obésité – une inflation de son tour de taille amorcée lorsqu'il s'est mis à manger et boire comme le ploutocrate qu'il était devenu, et qui s'est aggravée au cours de sa longue descente aux enfers. Il avoisine maintenant les cent dix kilos, et semble toujours osciller entre la haine de sa corpulence et le réconfort procuré par la nourriture dans son triste univers carcéral. Comment pourrais-je lui refuser ses biscuits, son bœuf séché et son beurre de cacahuètes ? J'ai tout de même ajouté plusieurs flacons de vitamines censées

accélérer le métabolisme, ainsi qu'un livre que nous venons de publier, *Prendre le contrôle de soi-même* : les platitudes habituelles sur la meilleure manière de perdre ses mauvaises habitudes et faire taire la petite voix qui nous pousse à défoncer le bouton autodestruction à coups de batte de base-ball. Adam a beau afficher avec fierté son désintérêt pour la lecture, je sais que, dans le cadre de sa foi flambant neuve et de son programme de désintoxication, il ne résistera pas à l'attrait rédempteur de ce livre ; il le dévorera dans son lit en même temps que les quatre Oreo qu'il s'autorise chaque soir.

Dans le train, tandis que je traverse la torpeur banlieusarde du New Jersey, je reprends mon travail sur le manuscrit que je viens d'acquérir. L'auteur, psychanalyste et professeur à la fac de médecine de Harvard, s'attaque aux fondamentaux : famille et culpabilité, une thématique dans laquelle à peu près toute personne douée de raison se reconnaîtra, et, par conséquent, un best-seller potentiel – n'était la fâcheuse tendance du Dr Gordon Giltchrist à verser dans le jargon psy. Tout le monde se retrouve dans la notion de transmission et de transfert émotionnel, surtout quand il est question des diverses réjouissances léguées par papa et maman. Mais, à partir du moment où on assomme le lecteur à coups de termes tels que *cathexis/décathexis*, *Signorelli parapraxis*, ou encore avec le concept merveilleusement dédaléen de *l'attitude contre-phobique*, on risque de l'intimider, voire de l'agacer (personne n'a envie de consulter son dictionnaire à tout bout de champ). J'ai donc expliqué à Gordon que, s'il voulait bien mettre de côté son vocabulaire imbitable, son travail deviendrait sans nul doute le livre de chevet de tous les hypocondriaques émotionnels du pays. Et tandis que, du bout de mon stylo rouge, j'encadre de larges portions de texte

beaucoup trop techniques, je retombe sur ce fameux paragraphe :

Toutes les familles sont des sociétés secrètes. Des royaumes d'intrigues et de guerres intestines, gouvernés par leurs propres lois, leurs propres normes, leurs limites et leurs frontières, à l'extérieur desquelles toutes ces règles paraissent souvent insensées.

Et je suis soudain saisie d'*identification objective*.

Est-ce à ça qu'Adam réfléchit en ce moment même, à ces secrets qui ont tant hanté notre jeunesse et contribué à créer cette culture de la dissimulation responsable de son emprisonnement ? Est-ce de ça qu'il parle lors de ses séances hebdomadaires avec le psy de l'établissement pénitentiaire, et pendant ses « petits-déjeuners de prière » avec le brandisseur de bible pentecôtiste qui lui a fait découvrir Jésus ? Et moi, est-ce à ça que je pense pendant mes déjeuners trop arrosés, mes nuits sans sommeil et tous ces matins où je me réveille à côté d'hommes improbables ? Nous ne sommes pas seulement la somme de tout ce qui nous est arrivé au cours de notre vie, mais aussi un témoignage vivant de la façon dont on a interprété ces événements. La symphonie du hasard mêlée aux accords infiniment complexes de nos décisions – une partition qu'on se surprend souvent à réécrire pour en effacer les erreurs de jugement et les nombreux gâchis.

« Nom et numéro du prisonnier ? »

La voix est à peine humaine, elle émane d'une petite enceinte crachotante à l'entrée de l'institution fédérale correctionnelle d'Otisville. Un grand portail de brique coiffé de barbelés, et, au-delà, les silhouettes trapues des dortoirs éparpillées dans les collines. Mis à part les barbelés et le panneau indiquant qu'il s'agit bien d'une prison, l'endroit n'a rien de foncièrement oppressant – si ce n'est la conscience que les êtres enfermés dans

cette institution spartiate y resteront jusqu'à ce que le système judiciaire les considère affranchis de leur dette envers la société.

« Burns, Adam Joseph. »

Je tiens à la main un petit carnet, où j'ai écrit le numéro d'immatriculation que s'est vu attribuer mon frère à son arrivée ici.

« 5007943NYS34.

— Votre relation avec le prisonnier ? grésille la voix.

— Je suis sa sœur. »

Quelques secondes plus tard, un claquement retentit et la lourde porte blindée s'ouvre d'elle-même. Je m'avance sous la grisaille de novembre, entre deux hauts murs de parpaings formant un petit couloir rectiligne à ciel ouvert, jusqu'à un poste de contrôle. Là, il me faut montrer mes papiers d'identité et attendre tandis qu'on inspecte le contenu de mes sacs. Une gardienne me fouille. Puis, une fois qu'ils sont sûrs que je ne suis ni armée ni dangereuse, que les paquets d'Oreo ne contiennent effectivement que des biscuits et qu'aucune lame de rasoir n'est dissimulée dans le beurre de cacahuètes, on me fait entrer dans une salle d'attente. L'endroit est lugubre : tube de néon fluorescent sur plafond craquelé, murs vert pâle semblables à ceux des hôpitaux, chaises en plastique grisâtre, linoléum éraflé. Depuis le temps, je connais la marche à suivre : patienter, ne rien dire, et me faire discrète jusqu'à ce qu'un gardien appelle mon nom et m'annonce que le prisonnier que je suis venue voir arrive. C'est loin d'être mon premier pèlerinage en ces lieux, mais je les trouve toujours aussi déstabilisants. Une prison est une prison – et peu importe que mon frère se soit vu proposer des cours de piano ou d'espagnol dans le cadre de son programme de réhabilitation.

« Alice Burns ? »

Je me lève. L'homme est râblé, d'origine visiblement latino et vêtu d'un uniforme juste un peu trop grand pour lui. Lui aussi me demande mes papiers pour vérifier que je suis bien celle que je dis être, puis, après une nouvelle inspection de mes sacs, il me laisse entrer dans une petite pièce meublée en tout et pour tout d'une table et de deux chaises en métal. Au début, quand je rendais visite à Adam, les visiteurs avaient encore le droit de fumer ; mais le gouvernement vient de faire passer une loi pour l'interdire. Je tuerais pour une cigarette, là, tout de suite. Juste une ou deux Viceroy, histoire de rendre plus supportables les cinquante minutes à venir, en tête à tête avec mon frère.

Assise sur l'une des chaises inconfortables, les yeux clos pour me préserver un instant de la désolation ambiante, j'attends l'apparition du prisonnier numéro 5007943NYS34 en maudissant ma gueule de bois.

« Salut, sœurlette. »

J'ouvre les yeux. Adam se tient en face de moi, légèrement plus mince que lorsque je l'ai vu la semaine dernière. Je me lève pour l'étreindre avec maladresse, surprise par son enthousiasme et par la force avec laquelle il me serre contre lui comme pour me transmettre son énergie spirituelle.

« Quel accueil.

— Le père Willie m'a dit qu'il n'avait jamais été étreint aussi fort, dit Adam.

— Et il doit s'y connaître, en accolades de gratitude.

— Je sens une pointe d'ironie dans tes propos, sœurlette.

— Ça se pourrait qu'il y en ait. Tu as perdu du poids ? Comment ?

— Sport, régime et prière.

— Ça fait maigrir, la prière ?

— Quand on part du principe que les calories sont la tentation du diable... »

Je pose sur la table le sac de provisions.

« Pourquoi tu m'as demandé tout ça, alors ?

— Il n'y a pas de mal à s'accorder quelques petits plaisirs.

— Je croyais que manger dix Oreo de suite, c'était l'œuvre de Satan ?

— Tu recommences...

— Peut-être parce que j'ai un peu de mal à avaler ta piété toute neuve.

— Tu ne penses pas que les gens sont capables de renoncer à leur mauvaise vie pour rejoindre...

— ... Jésus ? C'est l'essence même de l'Amérique moderne : se planter en beauté, puis raconter à qui veut l'entendre qu'on s'est réconcilié avec Dieu.

— Je vois. »

Silence. Je ressens aussitôt un pincement de regret. Je vois bien à quel point mon dernier commentaire l'a blessé.

« Je suppose que je ne l'ai pas volé, finit-il par dire.

— Non... Je suis désolée. La nuit a été courte, et je ne suis pas très à l'aise ici.

— Tu m'étonnes. Après tout ce que j'ai fait, toutes les vies que j'ai gâchées. Je fais honte à notre famille. »

Je lève une main pour l'interrompre.

« Je te l'ai déjà dit la dernière fois : arrête de t'excuser.

— Le père Willie dit qu'on ne s'excuse jamais assez pour ses péchés ; que la seule manière de se racheter, c'est de marcher à nouveau sur le droit chemin en expiant les fautes passées.

— Huit ans de prison, c'est une bonne manière d'expier ses fautes, je trouve. Tu as voté, mardi ?

— Non. C'est un des nombreux inconvénients de la vie carcérale : on n'a plus le droit de vote. Tu as voté Mondale, toi, j'en suis sûr.

— Je ne supporte pas Reagan, avec sa vision de l'Amérique à la Norman Rockwell...

— Mais il tient tête aux Soviets, lui. Enfin quelqu'un qui s'engage à détruire cet empire du Mal.

— Il va aussi détruire les classes moyennes, histoire de transformer le pays en terrain de jeu pour tous ses copains milliardaires.

— Ce que je rêvais de devenir... Tu vois où ça m'a mené.

— Tous les aspirants ploutocrates ne se retrouvent pas en prison. Tu n'as pas eu de chance, c'est tout : tu t'es fait pincer.

— Parce que j'ai enfreint toutes les règles. Même ma femme ne veut plus me parler.

— Ah, tu n'as toujours pas de nouvelles de Janet ?

— Pas un mot. Et ce n'est pas faute de lui avoir demandé plusieurs fois si je pouvais voir Rory et Ruth. »

Rory et Ruth sont ses enfants, âgés respectivement de trois ans et de neuf mois.

« Ce n'est pas normal, dis-je. Je vais lui passer un coup de fil.

— Elle ne te parlera pas, à toi non plus. Elle ne veut plus avoir aucun contact avec moi ou mes proches. Elle ne me laisse même pas voir notre fille, tu te rends compte ?

— Je peux essayer de la faire changer d'avis...

— Inutile, elle te raccrochera au nez. Parce que tu es ma sœur, et qu'en parlant avec toi elle serait obligée de penser à sa propre culpabilité dans cette affaire. »

Janet, en dépit de tout ce qu'elle a raconté aux journaux et de ses protestations d'innocence, était parfaitement au

courant des agissements d'Adam. Heureusement, le juge ne l'a pas crue une seule seconde.

« Elle m'a dépouillé de tout ce qu'elle a pu juste avant le procès, reprend Adam. Cette connasse haineuse, figure-toi que... »

Déroutée par cette soudaine explosion de colère, j'ai du mal à m'empêcher de sourire. Adam s'arrête en plein élan, horrifié par la facilité avec laquelle son vernis d'indulgence et de sérénité a volé en éclats.

« Non, mais tu entends... tu entends ce que je raconte ? »

Il se lève d'un bond et se met à faire les cent pas dans la pièce étroite – une vieille habitude qu'il était parvenu à réprimer pendant des années, et qui a refait surface ce fameux jour où il est sorti menotté de son bureau du soixante-sixième étage sous les yeux des journalistes. Quand je suis arrivée en catastrophe au poste de police – traînant par la main son avocat, et déterminée à ce qu'il ne passe pas plus de quelques jours dans la jungle cauchemardesque qu'est la maison d'arrêt de Rikers Island –, Adam tournait dans sa cellule tel un lion en cage, comme si l'énergie dégagée par ses va-et-vient frénétiques avait une chance de tordre les barreaux de la fenêtre pour qu'il puisse s'enfuir. À le voir à nouveau possédé par cette rage insondable, je comprends soudain : malgré ses beaux discours sur la renaissance, l'harmonie et la rédemption, malgré sa réaction courageuse face à sa sentence, malgré l'optimisme de son avocat qui prétend qu'il sera libre d'ici trois ans, mon frère devient fou entre les murs de cette prison – et même s'il se trouve sous le régime de sécurité minimale, ça n'y change rien. Je m'avance vers lui pour lui barrer le passage et, saisissant ses deux mains, je le force doucement à se rasseoir.

« Je suis désolé, tellement désolé, tellement... »

Encore une manifestation de ses angoisses : le besoin de répéter la même phrase encore et encore. Je lui prends les mains plus fermement.

« Arrête de t'excuser. Ce qui est fait est fait. Et je suis contente de te voir en colère.

— Mais le père Willie dit que la colère est un poison. Que tant que je n'aurai pas appris à pardonner...

— Le père Willie n'a pas tout perdu, lui. Il n'est pas enfermé toute la journée dans une cellule. Il n'a pas servi de marchepied à un procureur bourré d'ambition politique. Qu'est-ce qui lui permet de juger ta colère ? »

Adam baisse la tête.

« C'est mon seul ami, maintenant.

— Et moi, alors ?

— La semaine dernière, dit-il, les yeux brillants de larmes, pendant notre séance de prière, le père Willie m'a dit que tu étais un parfait exemple de "solidarité sororale".

— S'il te plaît, fais-moi plaisir et arrête de citer ton évangéliste à tout bout de champ. Bien sûr que je te soutiendrai quoi qu'il arrive.

— Dommage que Peter ne soit pas aussi charitable. »

Peter, notre frère aîné, le bien-pensant de la famille. Pour l'heure, il se terre à Paris, embourbé dans sa culpabilité et son inflexible supériorité morale. Refusant tout contact avec nous.

« Il a toujours été trop dogmatique », dis-je.

Je suis consciente de contourner soigneusement un sujet très épineux.

« Je lui ai pardonné, dit Adam. Et j'espère qu'un jour, il se pardonnera lui-même. En tout cas, tu es une sainte de rester à mes côtés, au lieu de faire comme Peter et de me renier en me traitant de pourriture yuppie.

— Tu n'es certainement pas une pourriture.

— Maman m'a dit exactement la même chose l'autre jour. Au fait, vous êtes toujours fâchées ?